

cher Maurice ! s'écria vivement Suzanne, M. de Prades, que je rencontrais très souvent quand j'allais faire des courses pour M. François, était mon meilleur ami avant que je te connaisse... Et je t'assure bien que ce n'est pas un méchant homme, au contraire !

— Mais, c'est égal, ton rêve est tout de même de plus en plus étrange, de plus en plus bizarre, ajouta-t-elle, car elle venait de se rappeler en quels termes pleins de colère et d'indignation sa mère lui avait parlé du marquis. Et alors ?

— Alors, reprit Maurice, comme le prêtre venait de hélir les anneaux et comme le marquis s'emparait déjà de la main de ta mère soudain un grand cri s'élevait... un grand cri qui remplissait toute l'église et glaçait tout le monde d'épouvante.

— C'était ta mère qui venait de tomber sur les dalles !... Ta mère qui venait d'expirer dans ce cri-là !... Ta mère qui venait de mourir !

— Maurice !

— Et voilà pourquoi j'ai jeté à mon tour ce cri qui t'a si brusquement réveillée... Et voilà pourquoi je suis resté longtemps le front inondé de sueur, le cœur si lourd, le cœur si oppressé, que je ne pouvais plus respirer !...

Puis, comme Suzanne n'avait pu s'empêcher de pâlir :

— Tu vois bien que j'aurais mieux fait de me taire, ajouta vivement Maurice. Tu vois bien qu'à ton tour ce vilain rêve t'impressionne...

— C'est vrai, répondit-elle, et ce que tu viens de me dire me fait encore toute trembler... mais pourtant ce qui me rassure, c'est que je sais bien que ces choses-là ne peuvent pas se réaliser.

— Rappelle-toi, d'ailleurs, ce qui s'est passé entre ma mère et moi après la visite du marquis... Rappelle-toi comme elle m'a énergiquement défendu de le revoir... comme elle m'a énergiquement ordonné de le fuir. Rappelle-toi avec quelle force elle s'est écriée que cet homme nous avait toujours porté malheur...

— Que voulait-elle dire et pourquoi lui en veut-elle ainsi ? c'est ce que je ne puis comprendre, car elle ne s'est pas expliquée davantage. Mais ce que je sais bien encore, c'est qu'elle ne pouvait pas prononcer son nom sans frémir d'indignation, et que cela me faisait une si grosse peine que j'étais obligée de me retenir pour ne pas pleurer.

— Et tu voudrais que ma mère épouse un jour cet homme ?... Est-ce croyable ?... Est-ce possible ?... Et quand je te répète encore que ton rêve est absurde d'un bout à l'autre, est-ce que je me trompe ?

Puis, souriante et très calme :

— Aussi je n'y pense déjà plus, ajouta-t-elle. Tâche de faire comme moi... C'est le plus sage...

Mais lui, il y pensait toujours...

Toujours il sentait au fond de son cœur la même terrible appréhension, la même terrible angoisse.

Et, brusquement, il se leva d'un bond.

A travers la porte filtrait depuis quelques instants déjà un mince rayon de lumière.

C'était le jour qui venait de paraître.

— Oui, tu as raison, s'écria-t-il, je devrais aussi oublier ce songe affreux... ce songe qui me remplit de fièvre et qui me donne le vertige...

— Oui, je devrais me dire comme toi que ces choses-là n'arrivent pas... que ces choses-là sont impossibles...

— Oui, ma mère pour qui je tremble, ma mère pour qui je reste plein d'effroi doit, certainement, dormir très tranquille et très calme, la pauvre femme !

— Que pourrait-elle avoir à craindre ?

— Quel danger pourrait la menacer

— Mais j'ai beau me dire tout cela... j'ai beau ne pas vouloir accorder à cet horrible cauchemar plus d'importance qu'il ne doit en avoir, il y a aussi quelque chose en moi qui me pousse à courir vers elle... il y a aussi comme une voix qui me crie : "Va Maurice, hâte-toi !" Ta mère a besoin de ton aide !... Ta mère a besoin de ton secours !... Et j'y vais !... Adieu, Suzanne !...

— Encore ce mot-là ! s'écria-t-elle en se levant vivement.

— Non ! non !... Au revoir !...

— A la bonne heure !... Et reviens vite !... Songe avec quelle impatience je t'attends !

Puis se jetant dans ses bras :

— Mon cher Maurice !... Sans toi, où serais-je à cette heure ! murmura-t-elle, très émue.

— Suzanne !... Suzanne !... s'écria-t-il en la pressant contre son cœur. Pourquoi pleures-tu ?... Ma petite Suzanne !

— C'est plus fort que moi ! répondit-elle tout bas. Maintenant j'ai peur aussi... Il me semble que tu me quittes pour longtemps... pour toujours peut-être !...

Et elle le serrait de plus en plus fortement, de plus en plus étroitement, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Pour toujours !... Oh ! pourquoi as-tu cette pensée-là ! s'écria-t-il, tout saisi de l'accent de sa petite amie. Est-ce qu'après ma mère tu n'espas ce que j'aime le plus au monde ?... Est-ce que quelque

chose pourrait nous séparer ?... Non, non, rassure-toi, console-toi... Dans quelques heures je serai de retour... embrasse-moi !... Au revoir !... A bientôt !

Et la porte ouverte sans bruit, afin de ne réveiller personne, il s'éloigna rapidement.

Comme il allait disparaître, il se retourna encore une fois.

Suzanne était sur le seuil qui lui souriait.

— Au revoir, Maurice ! lui cria-t-elle.

— Au revoir !

Pauvres enfants !

XII. — PAUVRE PETIT !

Lorsque Maurice qui, sans s'en apercevoir, avait marché d'une allure très rapide, arriva à Fontenay-sous-Bois, tout dormait encore dans la maison de santé.

Il n'osa pas se faire ouvrir et se mit à se promener lentement le long de la grille.

Le parc immense, dont le soleil dorait déjà la cime des arbres, était plein du gazouillement des oiseaux.

Maurice s'arrêta et chercha à travers les barreaux la place où, la veille, il avait vu sa mère.

C'était là, en face de lui, sous ce vieux marronnier.

La tête renversée, les yeux clos, elle semblait dormir.

Il s'était approché tout tremblant d'émotion et s'était agenouillé devant elle.

Mais, hélas ! comme elle était changée !... Ce n'était plus sa voix, ce n'était plus son regard, ce n'était plus elle !

Même dans la rue Montmartre, à l'heure de son agonie et lorsque, pendant quelques minutes, Adrienne et lui avaient pu la croire morte, ses joues étaient moins creuses, ses lèvres moins décolorées, son visage moins livide.

Et, soudain, le pauvre petit tressaillit.

Une pensée qui lui était déjà venue bien des fois, mais qui, en ce moment, se présentait tout à coup à son esprit avec plus de force encore, le faisait frémir.

Quel espoir désormais pouvait-il conserver ?

Comment cette horrible catastrophe allait-elle finir ?

Sa mère allait-elle rester folle et serait-il condamné à ne plus la revoir que dans cette affreuse maison ?... condamné à ne plus être reconnu, à ne plus être compris par elle ?

La maison maintenant était réveillée, il allait donc savoir !... Et de plus en plus pâle, tout frissonnant encore au souvenir de cet horrible songe dont il gardait toute l'angoisse, il courut vers la loge du concierge.

Mais la loge était vide et la porte de la maison de santé grande ouverte.

Maurice entra donc et fit rapidement une centaine de pas dans le parc, cherchant autour de lui quelqu'un à qui il pourrait s'adresser.

Et comme il arrivait au tournant d'une allée, une infirmière surgit tout à coup en face de lui.

C'était précisément celle qui, la veille, avait si longuement causé d'Yvonne avec le comte de Belleruche.

En apercevant l'enfant, — qu'elle reconnaissait bien, — elle eut un vif mouvement de surprise, presque de saisissement.

— Que demandez-vous, mon petit ami ? fit-elle vivement.

— Je suis le fils de Mme Yvonne, madame, répondit Maurice et je viens pour voir ma mère.

— Votre mère ! s'écria malgré elle l'infirmière de plus en plus saisie. Et elle allait lui dire :

— Votre mère n'est plus ici... Son père M. le baron, est venu la chercher hier...

Mais le regard que l'enfant attachait sur elle était si plein d'inquiétude qu'elle eut peur de se compromettre.

Elle se borna donc à dire :

— Votre mère ?... Il faudrait parler à M. le directeur, et vous venez un peu matin...

— Je reviendrai, madame, dit Maurice, à moins que vous ne me permettiez d'attendre...

— Oui, oui, attendez !... Du reste, je crois que M. le directeur est dans son bureau... Je vais aller le prévenir...

Et elle s'éloigna en murmurant d'un air plein de compassion :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Cet enfant ne sait donc rien ?... On lui a donc enlevé sa mère !... Ah ! le pauvre petit !

Et Maurice, qui l'avait suivie des yeux tant qu'il avait pu l'apercevoir, demeurait aussi tout saisi.

Est-ce que, lorsqu'il avait dit qu'il venait pour voir sa mère, cette femme n'avait n'avait pas eu un air étrange ?

Est-ce qu'il s'était trompé ?